

Le libertaire

Pour l'Administration du "Libertaire" et de la "Revue Anarchiste" s'adresser à SOUSTELLE

HEBDOMADAIRE ANARCHISTE
9, RUE LOUIS-BLANC. — PARIS (10°)

Chèque postal : Soustelle 516-67 Paris

Pour la Rédaction du "Libertaire" et de la "Revue Anarchiste" s'adresser à André COLOMER

ABONNEMENTS

POUR LA FRANCE : POUR L'ÉTRANGER :
Un an . . . 40 fr. Un an . . . 15 fr.
Six mois . . 5 fr. Six mois . . 8 fr.

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

Oeil pour oeil, dent pour dent

Le fascisme fait tache d'huile. De l'Italie où le triomphe de Mussolini a mis le comble à son audace, il se propage un peu partout et son action se révèle, sous le couvert du nationalisme le plus fougueux, par des attentats multipliés.

Lausanne en Suisse et Toulouse en France viennent d'être le théâtre de ses plus récents exploits. L'impunité dont jouissent ses adeptes enhardit ceux-ci et les porte à croire qu'ils peuvent tout se permettre, puisque ceux qu'ils frappent ne ripostent pas.

Si le fascisme n'était qu'un parti politique venant augmenter le nombre de ceux qui existent déjà, nous pourrions assister, avec le sourire, à ses succès et à ses revers. Ceux-ci et ceux-là ne nous étonneraient que fort peu.

S'il ne visait, dans la personne de Vorovski assassiné à Lausanne que le Parti communiste russe et, dans celle de Caillaux « amoché » à Toulouse que le Parti radical de France, nous estimions que c'est aux communistes-russes et aux radicaux français qu'il appartient d'organiser leur propre défense, de pourvoir à leur sécurité personnelle et de venger leurs amis et partisans.

Mais le fascisme est plus et pis qu'un parti politique et s'il ne s'en prend, en Suisse, qu'au délégué de la République des Soviets et, en France, qu'à un des chefs du parti radical (condamné par la Haute-Cour), c'est uniquement parce qu'il n'a pas encore pris racine dans ces deux pays, qu'il n'est encore à ses débuts, qu'il tâte le terrain et se fait la main.

Le fascisme est un mouvement qui englobe, organise et arme toutes les forces de domination politique et économique du capitalisme mondial contre toutes les forces de révolution — des plus timides aux plus audacieuses — qui menacent les privilèges des Maîtres et des Riches. Il est le point de concentration de toutes les puissances d'oppression gouvernementale et d'exploitation patronale tendant à briser, par le pillage et l'assassinat, l'effort de cette fraction du prolétariat qui poursuit son affranchissement. Il exalte jusqu'au délire les passions chauvines. Il a pour but de mettre hors de combat les militants les plus en vue, de disperser les groupements ouvriers réfractaires à la direction despotique des gouvernants et des employeurs, de ruiner les œuvres de propagande et de détruire les foyers : bourses du travail, syndicats, coopératives, maisons du peuple, bibliothèques, lieux de réunion, où se dépensent les activités révolutionnaires.

Le fascisme tend à réduire au silence, par la prison, la famine ou la mort, quiconque ne s'accommode pas du régime social actuel et à éliminer toutes les armes que les travailleurs ont, depuis un demi-siècle, si péniblement forgées.

Il est la survivance la plus dangereuse et la plus néfaste de cette « Union sacrée » qui, durant la guerre mondiale, a permis aux gouvernements de prolonger le massacre.

Il est la Contre-révolution dans ce qu'elle a de plus féroce et de plus hideux.

Nous connaissons les sauvageries, les atrocités, les infamies commises par les fascistes en certains pays, notamment en Italie et en Espagne.

Allons-nous attendre que le fascisme ait franchi les Alpes et les Pyrénées, ait organisé ses bandes et se soit installé au cœur de notre pays, pour nous préparer à la résistance ?

Ne songerons-nous à nous défendre que lorsqu'il deviendra impossible de le faire efficacement, parce que nous aurons, par notre imprévoyance, laissé à l'ennemi le temps de fondre sur nous et de nous terrasser ?

Si nous commettons cette imprudence, nous serions inexcusables.

On pense bien que nous n'allons pas nous ruer sous la protection des lois et de leurs séides : les anarchistes, qui ont tout à redouter de l'Autorité, parce qu'ils sont ses adversaires déterminés et de toutes façons la combattent, ne sauraient avoir ni la naïveté, ni la lâcheté d'appeler à leur secours les représentants, ou sbires de l'Autorité.

Ils doivent, en cette occurrence comme toujours, ne compter que sur eux-mêmes, sur leur propre courage et sur leurs seules forces. Il est temps qu'ils se préoccupent contre les Mussolini-fistes qui sont impatients d'opérer en France. Si les lauriers des fascistes d'Italie et d'Espagne empêchent nos fascistes de France de dormir, il nous faut rendre impossible à ceux-ci, ou pour le moins pénible et dangereuse, la récolte de ces lauriers.

Coups pour coups, oeil pour oeil, dent pour dent. Chacun comprend ce que cela veut dire. Il suffira que les bandits du « Fascio » sachent qu'on

est prêt et bien résolu à les recevoir comme ils le méritent et à leur riposter comme il convient, pour que leur vaillance chancelle et que l'offensive qu'ils entreprennent hésite, peut-être même recule.

Nous avons vu, il y a quelque vingt-cinq ans, les landes nationalistes et antisémites se ruer sur les passants, saccager les brasseries, les salles de réunion et les journaux, attaquer et assommer ceux qui ne criaient pas : « Mort aux Juifs ! Et vive l'Armée ! » Il a suffi que les anarchistes se dressent face à ces décevateurs — nous n'étions, pourtant, que quelques centaines dans Paris, à cette époque — pour que ces fiers à bras armés, leurs maltraqués et remissent leurs casse-têtes et leurs nerfs de bouf.

Les quelques centaines sont devenus des milliers. Il y a, dans les milieux révolutionnaires, une jeunesse impétueuse et brave qui ne demande qu'à agir et à montrer qu'elle est prête à la bataille. A la moindre alerte, elle s'engage ; elle y apportera son ardeur et son intrépidité. Les vieux militants n'hésiteront pas à se jeter, eux aussi, dans la mêlée. Ils associeront leur expérience à la fougue de leurs cadets.

On peut être sûr que l'action fasciste sera, ainsi, promptement enrayée et écosée.

Préparons-nous, organisons-nous. Il n'est que temps.

Sébastien FAURE.

SACCO dans un asile d'aliénés

Sacco a été reconnu atteint de maladie mentale par le docteur Campbell du Boston Psychiatric Hospital et transféré à la suite d'une ordonnance du juge Thayer, à l'asile criminel d'aliénés de Bridgewater dans le Massachusetts, le 24 avril.

La défense s'était opposée à l'envoi de Sacco qui, n'ayant pas encore pu être jugé, et étant en recours contre son verdict, ne peut être considéré, dans un asile pénitentiaire, comme un criminel reconnu — et posait à la Cour cette demande : « Dans quelle situation se trouvera Sacco, demain, devant un nouveau jury, si le procès recommence, si le contentieux aujourd'hui à une maison pénitentiaire, vous lui délivrez ainsi implicitement une patente gratuite de criminalité ? »

Mais le juge Thayer n'a pas voulu entendre raison et a envoyé notre camarade à Bridgewater où, selon ce qu'en écrivent ceux qui l'ont vu, il n'est pas trop mal physiquement, mais d'où il ne pourrait sortir sain d'esprit s'il avait à y rester longtemps.

Vanzetti, au contraire, est toujours au pénitentiaire de Charlestown, ferme et fort comme un roc.

Sur l'initiative du juge et sur demande de la défense, on devait séparer les deux procès — et on devait discuter de la révision, en ce qui concerne Vanzetti, à Dedham, le 3 avril. Mais, l'avocat général Harold Williams, représentant de l'accusation publique, étant tombé malade de pneumonie, un nouveau renvoi fut ordonné.

Telles sont les récentes nouvelles venues de Boston.

La classe ouvrière, les révolutionnaires et avec eux tous les hommes de conscience libre, doivent, plus que jamais, insister pour la libération des deux martyrs.

Dans tous les meetings, dans toutes les manifestations, les noms de Sacco et de Vanzetti doivent être criés à la face du peuple trop indifférent et des bourgeois trop en sécurité.

Aujourd'hui Colomer et Albertini passent en Correctionnelle

Au moment où nous tirons le journal, nos amis Colomer et Albertini passent devant la 11^e Chambre de Paris, pour y répondre du délit de provocation au crime de meurtre, dans un but de propagande anarchiste, à l'occasion de l'article : « D'Essen à la rue de Rome ».

A l'heure où l'on renvoie devant la Haute-Cour les syndicalistes et les communistes qui ont dénoncé le crime de l'occupation, les libertaires contestent plus que jamais la compétence d'un tribunal correctionnel où la condamnation est automatique et la défense presque clandestine.

Les anarchistes ne connaissent d'ailleurs qu'un seul jugement : celui de leur propre conscience.

« La Revue Anarchiste »

Avec le dernier numéro de la revue, bon nombre d'abonnés sont arrivés à expiration. Les camarades en ont été avisés, par l'application d'un tampon humide, sur l'enveloppe de leur revue. Le N° 17 va paraître. Qu'avant sa parution les camarades avisés fassent le nécessaire.

A LA SANTÉ, par solidarité avec Hoellein et Péri, Albertini, Content, Delecour, Lentente, Loréal font la grève de la faim

Encore une fois, à la prison de la Santé, la tragédie recommence. Nos cœurs vont de nouveau battre d'angoisse. Encore une fois, le Proletariat devra élever sa voix pour que cesse l'atroce sacrifice.

Voici les faits.

Des inculpés du complot. Hoellein et Péri seuls restent en prison

Alors que les inculpés du complot étaient mis en liberté provisoire, seuls Hoellein et Péri étaient maintenus au quartier politique de la Santé.

Arbitraire, flagrant, puisque le Parquet était dessaisi de l'affaire. Or, la Commission d'instruction de la Haute-Cour qui ne s'est pas encore réunie, n'a pu ordonner l'incarcération d'aucun inculpé.

Ils font la grève de la faim

Pour protester contre cette iniquité, les communistes Hoellein et Péri refusent toute nourriture depuis le samedi 12 mai. Voici donc une semaine qu'ils font la grève de la faim, fermement décidés à tenir tant que l'Administration pénitentiaire ne se décidera pas à les remettre en liberté.

Les Anarchistes se solidarisent avec eux

Les cinq anarchistes détenus politiques de la Santé, dès qu'ils eurent connaissance de la décision d'Hoellein et de Péri, adressèrent aussitôt la lettre suivante au ministre de la Justice :

Prison de la Santé, quartier politique à Monsieur le Ministre de la Justice.

Vous ignorez pas que nos deux camarades Hoellein et Péri, détenus au quartier politique de la Prison de la Santé, font la grève de la faim, depuis vendredi dernier, pour protester contre leur incarcération qui, pour prolonger, alors que leurs co-accusés ont été remis en liberté, est devenue particulièrement arbitraire.

Jusqu'à présent, aucune mesure n'a été prise pour faire rendre justice à ces deux camarades et pour leur rendre à la liberté. Nous ne pouvons, dans ces conditions, rester indifférents devant une protestation aussi légitime : ni rester indifférents au sacrifice que s'imposent Hoellein et Péri.

Si nous étions en liberté nous irions joindre nos efforts aux efforts de ceux qui s'élèvent en leur faveur. Mais si, en notre situation, nous ne le pouvons, il nous reste néanmoins un moyen pour tâcher d'amener à une interprétation plus logique du sens de la justice ceux qui se refusent à libérer Hoellein et Péri.

C'est pourquoi nous tenons à vous aviser, Monsieur le Ministre, que nous solidarisons entièrement avec Hoellein et Péri, dans leur protestation si bien motivée, nous refusons, nous aussi, toute nourriture, à partir d'aujourd'hui lundi, et ce jusqu'à ce jour où, revenant à de meilleurs sentiments, on daignera enfin faire droit à la demande de mise en liberté de nos deux camarades.

Recevez, Monsieur le Ministre, nos salutations.

CONTENT, DELECOURT, ALBERTINI, LOREAL, LENTENTE, détenus politiques

Ne les laissons pas souffrir !

Le ministre s'obstine dans son mutisme imbécile. Hoellein et Péri sont toujours emprisonnés et, avec eux, nos amis Albertini, Content, Delecourt, Loréal, Lentente, connaissent les affres de la faim.

Comité Général pour l'Amnistie

C. de D. S., C. G. T. U., A. R. A. C., Union Anarchiste, Union Socialiste Communiste, Union C. des Locataires, U. F. Comité Goldsky.

Camarades Anarchistes,

Le Comité Général pour l'Amnistie reprend la campagne que vous avez si longtemps entretenue sur les noms de Cottin, Gaston Rolland, Jeanne Morand, et de tous les emprisonnés pour faits de guerre ou de politiques.

Il reprend la campagne, déterminé à coordonner toutes les énergies, tous les efforts, n'ayant qu'un but : les sortir.

MERCREDI 23 MAI, à 8 h. 30,
Salle des Sociétés Savantes, rue Danton

Vous serez tous au MEETING pour l'Amnistie

Orateurs :
de Moro-Giafferri, Han-Ryner, Georges Pioch, Avocat à la Cour, Homme de lettres, H. de lettres, de l'U. S. C.

Thuillier, Colomer, Broutchoux, Verhaeghen, de C. de D. S., de l'U. A., de la C. G. T., de l'A. R. A. C.

Prenons-en de la graine !

Lisez ceci mes camarades : « Les cortèges les plus nombreux, dont les socialistes se soient montrés fiers, ne peuvent être comparés à celui que nous avons vu hier se dérouler de Saint-Angustin à la place de Rivoli. Ils ne pouvaient l'être pour le nombre et encore moins sous le rapport de l'ordre et de la tenue. C'est vraiment l'immense force nationale de ce Paris si intimement patriote qui s'est manifestée hier matin et cette journée aura servi à lui faire prendre conscience de sa puissance. »

Ces lignes, que nous écrivions après le cortège traditionnel de l'an dernier, sont encore plus vraies après le cortège de cette année qui l'a dépassé en importance et en beauté. Oui, la démonstration est faite et parfaite : en France, les « masses » dont le parti révolutionnaire a plein la bouche, ne sont pas plus de son côté : elles sont du côté de l'ordre et de la Patrie.

Il ne s'agit pas, pour s'en apercevoir, que de les mobiliser.

Mais longtemps, ce fut la chose difficile à réaliser, même autour de la commémoration de Jeanne d'Arc. Là, la violence fut écartée. Alors que, de la loi qui consacre la fête, n'est sortie qu'une cérémonie officielle sans contenu et sans accent, comme celle que M. Monnier a présidée hier, la violence qu'il fallut employer contre les lois contraires, alors existantes, les luttes qu'il fallut soutenir, la prison et les camps, intéressant peu à peu le cœur de la jeunesse, ralliant la sympathie de la grande foule parisienne, ont été créés et splendeurs et paix, et ont été encadrés et couronnés par l'armée et la police de Paris.

La violence qui impose l'union, avait été : la permission légale risquait de disjoindre en amenant l'indifférence et la division. Il faut ici, une fois de plus, remercier la haute sagesse de S. M. le cardinal Duboué, secondé par la direction des Œuvres catholiques, qui s'être employée pour maintenir les beaux résultats déjà acquis, pour les accroître encore en obtenant l'accord de tous les groupes de patriotes.

C'était une nouvelle victoire, une victoire sur cet esprit individualiste, ce pyrolyseur de méfiance et de jalousie qui dit : « Plutôt rien du tout qu'une œuvre qui a été commencée par d'autres ; plutôt le désordre, plutôt la pagaille qu'un ordre quelconque. » Et nous, nous ne nous insurons pas de ce cet esprit, le droit d'empêcher en négligeant d'ailleurs le droit de faire. »

Souhaitons que les révolutionnaires puissent constater prochainement, face aux réactions de Jeanne d'Arc et de M. Poincaré, « LE BIENFAIT DE L'ACCORD ». SOUHAITONS QUE CELUI-CI SE FONDE DE PLUS EN PLUS NON SEULEMENT EN LA PENSÉE DES RÉVOLUTIONNAIRES, MAIS AU CONTRAIRE SUR UNE LIBRE ET ARDENTE EMULATION.

Et nous souhaitons que de la sorte nous puissions éviter le désastre d'Italie, c'est-à-dire le front unique des déshérités, le front unique de la déroute, de la peur, de la catastrophe et du néant de toute pensée subversive.

Enfin, ce faisant, les anarchistes finiront bien par conquérir l'esprit des masses à leur idéal de bien-être et de liberté. En se montrant les moins méfiantes et les plus sûres de persévérer, ils attireront vers eux, puis vers leurs propres conceptions, l'amour de ce Proletariat qui ne s'anémie et ne meurt que du scepticisme et des querelles byzantines de ceux qui prétendent cependant lui tracer la route de la violence émanicipatrice.

Avec confiance et décision, et sans rien abandonner ni de leurs idées ni de leurs méthodes, les anarchistes vont au Comité d'Action, afin d'y travailler, EN ANARCHISTES, à l'œuvre urgente de l'indigence du flot fasciste dans ce pays.

Je souhaite que tous les compagnons comprennent aujourd'hui, comme j'ai fini tardivement moi-même par le comprendre, la nécessité de cette besogne défensive.

Depuis janvier 1923, il y a eu du nouveau, en France. N'est-ce pas, Germaine Berlon ?

André COLOMER.

Car Paris ne se trompe pas. Ce n'est pas seulement les promoteurs et les défenseurs de la fête de Jeanne d'Arc qu'il entoure d'un air si enthousiaste. L'enthousiasme de ses amis, Daudet, Maurras, l'Action française et les Camelots du Roi, lorsqu'il s'agit d'une œuvre si touchante émue devant le souvenir de Marius Plateau évoqué sur nos couronnes, il rendait hommage aux services de tout ordre rendus à chaque jour et depuis tant

de temps. Car Paris ne se trompe pas. Ce n'est pas seulement les promoteurs et les défenseurs de la fête de Jeanne d'Arc qu'il entoure d'un air si enthousiaste. L'enthousiasme de ses amis, Daudet, Maurras, l'Action française et les Camelots du Roi, lorsqu'il s'agit d'une œuvre si touchante émue devant le souvenir de Marius Plateau évoqué sur nos couronnes, il rendait hommage aux services de tout ordre rendus à chaque jour et depuis tant

de temps. Car Paris ne se trompe pas. Ce n'est pas seulement les promoteurs et les défenseurs de la fête de Jeanne d'Arc qu'il entoure d'un air si enthousiaste. L'enthousiasme de ses amis, Daudet, Maurras, l'Action française et les Camelots du Roi, lorsqu'il s'agit d'une œuvre si touchante émue devant le souvenir de Marius Plateau évoqué sur nos couronnes, il rendait hommage aux services de tout ordre rendus à chaque jour et depuis tant

de temps. Car Paris ne se trompe pas. Ce n'est pas seulement les promoteurs et les défenseurs de la fête de Jeanne d'Arc qu'il entoure d'un air si enthousiaste. L'enthousiasme de ses amis, Daudet, Maurras, l'Action française et les Camelots du Roi, lorsqu'il s'agit d'une œuvre si touchante émue devant le souvenir de Marius Plateau évoqué sur nos couronnes, il rendait hommage aux services de tout ordre rendus à chaque jour et depuis tant

de temps. Car Paris ne se trompe pas. Ce n'est pas seulement les promoteurs et les défenseurs de la fête de Jeanne d'Arc qu'il entoure d'un air si enthousiaste. L'enthousiasme de ses amis, Daudet, Maurras, l'Action française et les Camelots du Roi, lorsqu'il s'agit d'une œuvre si touchante émue devant le souvenir de Marius Plateau évoqué sur nos couronnes, il rendait hommage aux services de tout ordre rendus à chaque jour et depuis tant

de temps. Car Paris ne se trompe pas. Ce n'est pas seulement les promoteurs et les défenseurs de la fête de Jeanne d'Arc qu'il entoure d'un air si enthousiaste. L'enthousiasme de ses amis, Daudet, Maurras, l'Action française et les Camelots du Roi, lorsqu'il s'agit d'une œuvre si touchante émue devant le souvenir de Marius Plateau évoqué sur nos couronnes, il rendait hommage aux services de tout ordre rendus à chaque jour et depuis tant

de temps. Car Paris ne se trompe pas. Ce n'est pas seulement les promoteurs et les défenseurs de la fête de Jeanne d'Arc qu'il entoure d'un air si enthousiaste. L'enthousiasme de ses amis, Daudet, Maurras, l'Action française et les Camelots du Roi, lorsqu'il s'agit d'une œuvre si touchante émue devant le souvenir de Marius Plateau évoqué sur nos couronnes, il rendait hommage aux services de tout ordre rendus à chaque jour et depuis tant

de temps. Car Paris ne se trompe pas. Ce n'est pas seulement les promoteurs et les défenseurs de la fête de Jeanne d'Arc qu'il entoure d'un air si enthousiaste. L'enthousiasme de ses amis, Daudet, Maurras, l'Action française et les Camelots du Roi, lorsqu'il s'agit d'une œuvre si touchante émue devant le souvenir de Marius Plateau évoqué sur nos couronnes, il rendait hommage aux services de tout ordre rendus à chaque jour et depuis tant

de temps. Car Paris ne se trompe pas. Ce n'est pas seulement les promoteurs et les défenseurs de la fête de Jeanne d'Arc qu'il entoure d'un air si enthousiaste. L'enthousiasme de ses amis, Daudet, Maurras, l'Action française et les Camelots du Roi, lorsqu'il s'agit d'une œuvre si touchante émue devant le souvenir de Marius Plateau évoqué sur nos couronnes, il rendait hommage aux services de tout ordre rendus à chaque jour et depuis tant

de temps. Car Paris ne se trompe pas. Ce n'est pas seulement les promoteurs et les défenseurs de la fête de Jeanne d'Arc qu'il entoure d'un air si enthousiaste. L'enthousiasme de ses amis, Daudet, Maurras, l'Action française et les Camelots du Roi, lorsqu'il s'agit d'une œuvre si touchante émue devant le souvenir de Marius Plateau évoqué sur nos couronnes, il rendait hommage aux services de tout ordre rendus à chaque jour et depuis tant

de temps. Car Paris ne se trompe pas. Ce n'est pas seulement les promoteurs et les défenseurs de la fête de Jeanne d'Arc qu'il entoure d'un air si enthousiaste. L'enthousiasme de ses amis, Daudet, Maurras, l'Action française et les Camelots du Roi, lorsqu'il s'agit d'une œuvre si touchante émue devant le souvenir de Marius Plateau évoqué sur nos couronnes, il rendait hommage aux services de tout ordre rendus à chaque jour et depuis tant

de temps. Car Paris ne se trompe pas. Ce n'est pas seulement les promoteurs et les défenseurs de la fête de Jeanne d'Arc qu'il entoure d'un air si enthousiaste. L'enthousiasme de ses amis, Daudet, Maurras, l'Action française et les Camelots du Roi, lorsqu'il s'agit d'une œuvre si touchante émue devant le souvenir de Marius Plateau évoqué sur nos couronnes, il rendait hommage aux services de tout ordre rendus à chaque jour et depuis tant

de temps. Car Paris ne se trompe pas. Ce n'est pas seulement les promoteurs et les défenseurs de la fête de Jeanne d'Arc qu'il entoure d'un air si enthousiaste. L'enthousiasme de ses amis, Daudet, Maurras, l'Action française et les Camelots du Roi, lorsqu'il s'agit d'une œuvre si touchante émue devant le souvenir de Marius Plateau évoqué sur nos couronnes, il rendait hommage aux services de tout ordre rendus à chaque jour et depuis tant

de temps. Car Paris ne se trompe pas. Ce n'est pas seulement les promoteurs et les défenseurs de la fête de Jeanne d'Arc qu'il entoure d'un air si enthousiaste. L'enthousiasme de ses amis, Daudet, Maurras, l'Action française et les Camelots du Roi, lorsqu'il s'agit d'une œuvre si touchante émue devant le souvenir de Marius Plateau évoqué sur nos couronnes, il rendait hommage aux services de tout ordre rendus à chaque jour et depuis tant

tant l'énormité de la tâche et les graves dangers de l'heure présente, tous les militants, avec leur désintéressement habituel, se sont, malgré les fatigues de longs et pénibles combats, spontanément regroupés dans l'organisation des hommes libres. Les camarades ont été nombreux. Chacun est disposé à se dépenser sans compter pour la poursuite de nos idées. Et tout serait pour le mieux si ce n'était le revers de la médaille.

En effet, camarades, dans une société comme la nôtre, pour faire de l'action, de bonnes notions ne suffisent pas. Il faut également de l'argent, beaucoup d'argent si l'on veut agir toujours plus vigoureusement. Et si nous méprisons ce que l'argent représente, si nous n'en usons qu'avec dégoût, ayons au moins la joie de nous en servir contre ceux qui en ont fait une puissance d'oppression, et qui, grâce à lui, sont devenus maîtres des hommes et des choses. Serons-nous en mesure de détruire l'édifice capitaliste, et qu'à cette œuvre de démolition salutaire, chacun apporte sa contribution la plus large. Pour ce faire, nous insistons afin que chacun, au besoin, fasse un sacrifice.

Camarades, notre caisse est vide, nos dernières ressources sont depuis longtemps épuisées, comme vous le prouvent nos budgets mensuels. Malgré cela nous marchons toujours, mais notre force d'action s'en trouve amoindrie. Nous avons besoin de votre aide morale et matérielle. Et, surtout, il ne sera pas dit que vous n'aurez rien fait pour secondar nos efforts. Certes, peut-être ne verrons-nous pas la révolution prochaine, mais qu'importe ! nous aurons la satisfaction du devoir accompli. Pour éduquer le peuple, et aider à la libération, le maximum d'efforts doit être fait, pour arracher les prisonniers des geôles. L'impossible aura été tenté, et si nous ne voyons notre rêve se réaliser dans son entier, nous réuserons à force de volonté à arracher des griffes de leurs bourreaux ceux qui, dans ces bagues, commencent à perdre tout espoir.

Camarades, quelques milliers de francs nous sont immédiatement nécessaires. Souscrivez sans retard, demandez des listes, faites-les circuler parmi les travailleurs en leur expliquant le but de notre action. Envoyez les fonds au camarade FERRAND, 9, rue Louis-Blanc, Paris (10^e).

LE COMITÉ D'INITIATIVE.

LES MEETINGS

du Comité d'Action
contre l'Impérialisme et la Guerre

Vendredi 18, à MARSEILLE.

Samedi 19, à LYON.

Orateurs : FERRAND (de l'Union Anarchiste) ; SEMARD (de la C. G. T. U.) ; GAOHIN (du P. C.) ; PLANCHON (de l'A. R. A. C.).

Vendredi 18, à TOULOUSE.

Samedi 19, à CLERMONT-FERRAND.

Orateurs : FERRAND (de l'Union Anarchiste) ; DAZALS (de la C. G. T. U.) ; TREINT (du P. C.) ; BENOIT (de l'A. R. A. C.).

Vendredi 18, à NANTES.

Samedi 19, à NANTES.

Orateurs : FERRAND (de l'Union Anarchiste) ; MONVOISSEAU (de la C. G. T. U.) ; GOURDEAUX (du P. C.).

Vendredi 18, à NANTES.

Samedi 19, à NANTES.

Orateurs : FERRAND (de l'Union Anarchiste) ; BISHOP (de la C. G. T. U.) ; MARRANE (du P. C.) ; GORPORON (de l'A. R. A. C.).

Vendredi 18, à STRASBOURG.

Samedi 19, à STRASBOURG.

Orateurs : FERRAND (de l'Union Anarchiste) ; DUBOIS (de la C. G. T. U.) ; PIETRI (du P. C.) ; VANDERHAEGEN (de l'A. R. A. C.).

Tous les Anarchistes sont instamment priés d'assister nombreux à ces meetings.

APPEL

à tous les Antimilitaristes

Cet appel s'adresse à tous les révolutionnaires à quelque tendance qu'ils appartiennent, s'ils sont désireux avant tout d'arrêter aujourd'hui par tous les moyens, légaux ou illégaux, mais efficaces, le nombre de victimes de l'armée d'augmenter chaque jour.

A cet effet, des camarades ont pris l'initiative de fonder des groupements spécialement antimilitaristes, en vue d'indiquer cette propagande si nécessaire aujourd'hui, en réponse à cet héritage d'avant-guerre, toujours debout, et surtout toujours dangereux pour les croyants de cette fausse démocratie, de cette vieille chanson usée : « La Conquête de l'Armée », qui a jeté tant de nos frères entre les bras de la « Mangée d'Honneur ».

Nous espérons que ce premier appel sera entendu, que les lettres de camarades vont affluer, pleines de suggestion, de réconfort, nous permettant ainsi de nous réunir dans un délai très proche. A cette première assemblée qui sera si nombreuse si la nécessité est faite, nous pourrions alors jeter les bases de cette nouvelle organisation dans un plein accord du but à atteindre.

Ecrire au Camarade Deronet, à la Librairie Sociale, 9, rue Louis-Blanc, 9, Paris (10^e).

Les collections

du "Libertaire"

Nous avions pensé que les collections des trois premières années du Libertaire d'après-guerre, fortement reliées, seraient rapidement enlevées. A cet effet, nous pressions même les camarades, particulièrement désireux de posséder ce bel ouvrage de documentation, de faire leur commande sans tarder.

Nous nous étions trompés. Aujourd'hui encore, il nous reste une vingtaine de collections.

Pour faire entrer quelques sous dans notre caisse toujours déficitaire, pour nous permettre de faire des tracts, de faire des papillons, affiches, etc., que les camarades qui le peuvent, que les groupements qui ne l'ont déjà fait, envoient par chèque postal. Soustelle 516-67, la somme de 44 francs contre quoi ils recevront franco une de nos collections.

Qu'est-ce qu'un Anarchiste

par E. ARMAND

La Société actuelle. — L'Anarchiste et la Société. — Les Chrétiens et les Anarchistes. — L'Anarchiste envisagé comme réagissant contre la Société. — L'Anarchiste à l'œuvre, etc., etc.

Prix du volume : 2 fr. 50. — F.R. 3 fr. 05

VERS LE FASCISME

Les événements qui se sont déroulés durant ces deux dernières semaines doivent être pour nous pleins d'un précieux enseignement.

Il nous fut démontré, ces jours passés, que le fascisme est plus près de s'installer en France que ne le pensent les militants.

Tout montre que les réactionnaires et bloc-nationaux, sentant le terrain se dérober de plus en plus sous leurs pieds, voient d'un bon œil, encouragent même, les organisations de plus en plus nombreuses d'écroulés et de décevants qui révent aux lauriers de Mussolini et tentent d'accablent le fascisme en notre pays.

Alors que nos militants envisagent la situation d'un œil léger, alors que, lorsqu'on leur crie le danger qui nous menace, ils n'ont pour eux que les avertissements, qu'un sourire de pitié protectrice, et disent en souriant : « Oh ! il n'y a pas de danger qu'ils essayent ça en France ! Le peuple ne le supporterait pas ! »

Tandis que nos militants font montre d'un optimisme incompréhensible, les caïdats du Roy, les Lignes civiques et autres groupes de préparation militaire et d'éducation physique se préparent sérieusement à livrer la lutte et n'attendent que la première occasion pour manifester leur vitalité.

Déjà ils se sont montrés à l'œuvre durant ces quinze jours écoulés. Ils ont commencé leur vaste plan de campagne — et si nous n'y prenons garde, nous assisterons d'ici peu au renouvellement des méthodes chères à l'ordre moral.

Deux faits viennent souligner l'immensité du danger et nous faire comprendre qu'il est grand temps de réagir si nous ne voulons pas être impuissants demain contre le tourbe réactionnaire.

Je veux parler du meeting de la salle Wagram du 7 mai, et de l'agression contre Caillaux.

Naguère, pour protéger la Propriété, ils ne trouvaient pas assez de mesures de renforcement et de louanges hyperboliques pour la Police.

Aujourd'hui, il n'en est plus de même. Pour légitimer leurs Unions Civiques et organisations similaires, pour démontrer l'utilité de leur sous-police, ils ont trouvé un truc vraiment ingénieux.

Il faut discréditer la police, montrer qu'elle est pourrie par le haut, et par conséquent impuissante par en bas, puis que les chefs sont des traîtres. Et, suivant ce même raisonnement, on montre la nécessité d'une organisation de défense, vous pourriez dire à l'ordre si mal défendu par une police mal faite.

Il est donc chargé leur compère Léon Daudet et sa bande d'arsouilles de se livrer à ce travail de dénigrement. Et ceux-ci s'en acquittent vraiment bien !

Le Bouffon de l'Enfer mettra à la tête tout un roman sur la mort de notre pauvre Armand et a trouvé matière à une campagne d'injures dont il a seul le secret.

Alors qu'un anarchiste, voire un simple ouvrier, pour s'être permis la moindre appréciation défavorable sur les policiers, se voit traîner devant les tribunaux sous l'inculpation d'outrages à agent, notre Egoïste National jouit de toute l'impunité due à un agent gouvernemental.

La Ligue d'Action Française ayant placé dans tout Paris des affiches où la police était traitée comme du vulgaire poison, ces affiches ne furent nullement lacées. On peut voir encore d'intactes en certains endroits.

Mieux encore, le meeting du 7 mai, au cours duquel les orateurs royalistes déversèrent tout leur stock d'injures sur les plus hautes fonctionnaires de la police, fut protégé par les flics contre un coup de main pour le démolir.

Oyez plutôt l'Action Française du 8 mai : « Des forces de police considérables étaient massées aux abords de la salle. Sur l'avenue de Wagram et la place des Terres, des centaines d'agents et des gardes municipaux, ces derniers en bleu horizon et le casque en tête. Rue de Montenotte, brigades d'agents, il y avait même dans le souterrain de la station des Terres ».

Et, tout d'un coup, l'Action Française, à onze heures du soir, Paul Guichard, en personne, vint surveiller la sortie — ce même Guichard qu'ils ont couvert d'injures durant toute la soirée.

De ceux qui accusent les hauts fonctionnaires policiers de couvrir des « NIDS DE VIPERES FAITS DE BOUE ET DE SANG » (M. Real del Sarie), car cela fait partie du programme gouvernemental qui veut légitimer son appui donné aux Unions Civiques.

Et cela nous démontre qu'à tout prix les réactionnaires veulent instaurer le fascisme.

Un autre fait, plus grave en soi, s'est déroulé à Toulouse le jeudi 10 mai.

Quand j'écris « plus grave », ce n'est pas à cause de la personnalité qui fut impliquée — car je mets dans le même sac Léon Daudet et Caillaux.

Le fait consiste en la façon dont on foule publiquement aux pieds cette « Justice » au nom de laquelle on nous enlève en prison, nous qui n'avons pas l'heur de plaire à Poincaré.

L'ancien président du Conseil, Caillaux, se promenait dans Toulouse lorsqu'il fut assailli par la bande d'apaches toulousains dénommés, comme à Paris, Camelots du Roi.

Il fut assez gravement blessé, puis, au dire du médecin, il est mis dans l'incapacité de travailler pendant un mois.

Le lendemain, l'Action Française se félicitait de cette agression, revendiquait les agresseurs comme siens et se livrait à la plus caractéristique des menaces de mort contre Caillaux.

Non seulement le principal agresseur, un avocat nommé Ebelot, ne fut pas arrêté, non seulement sa bande ne fut pas inquiétée, mais il se trouva un magistrat pour les inculper du bénin délit de coups et blessures.

Mieux encore, se sentant si fort de l'appui du gouvernement, l'agresseur va déposer une plainte contre sa victime pour menaces de mort.

Caillaux ne m'intéresse pas, je le répète : bien au contraire. Je me souviens qu'il fut un temps où nous l'appelions « Caillou », et je garde pour lui le mépris souverain que je réserve à tous les poissards.

Seulement, je prends l'incident qui vient de se produire pour la caractéristique d'une époque.

C'est encore une partie du plan réactionnaire et gouvernemental que d'abattre tous les hommes qui se trouvent faire obstacle au fascisme.

Aujourd'hui, c'est Caillaux ; demain, ce sera d'autres hommes plus à gauche, et puis, après ce sera la chasse à tous les militants.

Ainsi, le plan est bien clair : D'un côté, disqualifier la police, pour légitimer les organismes fascistes ;

De l'autre, abattre tous les hommes opposés aux visées réactionnaires.

Et l'action est déjà commencée ! Tandis que nous nous confions en une incision optimiste dont nous pourrions bientôt subir tous les inconvénients.

Sous peine de nous voir impuissants le jour où ils déclencheront leur offensive anti-ouvrière, il faut que le prolétariat crée, lui aussi, son organisme de combat. Au fascisme, il faut répondre par le contre-fascisme !

Il faut qu'un premier attentat auquel les décevants se livreront contre la classe ouvrière, celle-ci lui fasse subir une si cuisante défaite que le fascisme comprenne qu'il trouvera à qui parler.

Mais le temps passe ! Il faut nous dépêcher !

J.-LOUIS LAEROL.

A bas la calotte !

Je lis dans le Peuple du 7 mai 1933 (on y lit tant de sottises !) :

« Voilà que s'ouvre la dernière année de cette Chambre qui comptera parmi les plus funestes et les plus rétrogrades qu'ait connues la France républicaine. » Amen !

On se demande où prennent le culot de parler toujours ceux qui étaient du pouvoir, du lieu et place de cette funeste Chambre rétrograde, comme ils disent, pendant toute la durée de la guerre. Si ce n'était directement le signataire de la petite réflexion, c'étaient ses frères ou complices... et n'est-ce pas la même chose ?

Ces lâches ont consenti à servir de paravent pour masquer au peuple les agissements sales des funestes parlementaires qui, en ce temps-là, malgré leurs sièges et à cause de leurs sièges, restaient des carpes.

Et qu'on les donne de plus rétrograde les uns que les autres, ces Chambres de représentations ? Tous les Parlements se valent, malgré les variantes que le jeu peut y apporter. N'est-ce pas toujours la même partie de cartes dont « le pèse » est l'éternel but ? Sans cela pourquoi chercheraient-ils à aller là où ils sont individuellement enchaînés à la formule du jeu convenu ?

Que nous importe à nous que ce soit le pique, le cœur ou le carreau, ou bien le trèfle qui soit l'autot, Et encore que nous importent les joueurs, ne sont-ils pas tous au même point des, oisifs à nourrir ? Ne restent-ils pas enclavés dans un cadre préfabriqué et bien trop étroit pour un homme vert et sincère, seulement occupé de pensées et d'actions qu'il voudrait utiles à sa cause, à son idéal ?

« Funeste et rétrograde... » Mais cette Chambre a, au moins, elle, le courage de s'affirmer selon les conceptions qu'elle affiche et qu'elle défend. Elle a au moins le courage de joindre le geste à la parole. Et le geste, il n'y a que lui qui compte.

Il se dit une réalité, que soit à côté du geste ces pâles discours ou ces apocryphes chefs ouvriers, j'enfonces qui font voir l'absence de la haine et la baisse de la température prolétarienne ?

Sont-ils et seront-ils jamais capables de faire, eux, le geste pour mettre la main à la pâte du travail utile ? Seulement sont-ils jamais capables, par leurs discours si incessants que nos oreilles en tinte, d'impulser les prolétaires organisés mais inconscients pour le geste libérateur ?

Le peuple pourtant ne demande qu'à défendre sa vie et à atteindre à sa libération. Toutes dissertations sur les Chambres rétrogrades lui sont superflues. Les gestes que ne cesse d'accomplir cette « funeste Chambre rétrograde » le lui a assez bien prouvé.

Il se disent défenseurs de l'ouvrier, ces polichinelles, alors qu'ils restent sans geste et qu'ils ne trouvent pas un mot vrai à dire, face au désastre. Qu'ils sont donc fatigués, épuisés même, lorsqu'on les voit dans leur attitude pleurnicharde d'émascules !

Cette « funeste Chambre rétrograde », comme toutes, ennemie des prolétaires, n'a de gesticulation que pour faire mettre à plat ventre ces pantins « populaires » et leur faire montrer la poussière quand ça lui plaît. Pour leur intérêt, tout en rampant ils continuent leur fastidieux verbiage... et ainsi jusqu'à la fin.

Et toi, populo, volu-tu, au lieu de remplir les oreilles de leurs sottises sans queue ni tête, apprends donc, si tu ne le sais, que pour pouvoir se libérer de tes maîtres, il faudra commencer d'abord par te libérer de tes chefs.

Alors, populo qui dois produire la croûte quotidienne, aie le geste. D'un bout de l'échelle à l'autre tu auras un face de toi que des quémardes. Ton geste large le vote pour un siège au Parlement et puis encore de quelques sous. C'est pour la cause, c'est pour l'organisation du parti, c'est pour l'Etat : la République ! c'est pour l'Eglise : le Culte ! c'est pour les papas ! c'est pour les oisifs !

Je te le dis : D'un bout de l'échelle à l'autre ce ne sont que mendicants et brigands. Va, trime, mon vieux populo ! si ton si bien assis à la Chambre. Trime et crève. A moins que tu ne te décides à crier à tous les faiseurs de discours : « A bas la calotte ! » Mais surtout ne te contente pas de crier, fais le geste pour la tomber.

J. M., l'emmurée.

Qui a publié ça ?

« Chalor, SURVEILLANT A LA MAISON CENTRALE de Melun, vient d'être radié des cadres, c'est-à-dire révoqué. Son crime ? Avoir transmis, en sa qualité de secrétaire du GROUPE COMMUNISTE de Melun, au maire de cette ville, un ordre du jour en faveur de la libération de Marty. »

« IRRESPONSABLE PROFESSIONNELLEMENT, Chalor est frappé exclusivement parce qu'il ose s'affirmer communiste et militant en dehors de ses heures de service. Crime impardonnable, en vérité, et d'autant moins pardonné qu'il y a dix ans déjà, ses notes le signalaient comme un syndicaliste actif. »

Qui a publié ça ? C'est l'HUMANITE du 30 avril.

N'est-ce pas que c'est épatant ? Quand je vous disais que dans le Parti communiste on trouvait toutes sortes de gens !

Un gardien de prison de Melun (à toi, mon cher Collin !), secrétaire du groupe communiste de la ville ! Irresponsable professionnellement ! Faut-il qu'il ait assumé quelques détenus pour être considéré comme bon ouvrier dans sa profession !

Politiciens ! vous réclamez l'antennisme, vous pleurez sur le sort de ceux qui sont en prison, vous demandez qu'on leur ouvre les portes toutes grandes et en même temps vous vous apitoyez sur le sort d'un bourgeois. Embauchez-le donc à l'HUMANITE : il pourra servir quand vous serez au pouvoir.

P. L.

Une Mère chrétienne

On pense communément que la Religion a, pour le moins, l'avantage d'apporter à ceux qui souffrent le baume de la consolation.

L'auteur démontre que la Religion engendre la résignation et non la consolation. L'appui de sa démonstration, il conte ce qui suit :

Je n'oublierai jamais cette femme en deuil qui, à y a quelques années, vint me trouver et me dit :

— Monsieur, je suis la plus malheureuse des femmes, et je souffre au delà de toute expression.

Je peul-elle prononcée ces mots qu'elle fondit en larmes et, durant quelques instants, sa gorge fut soulevée par des sanglots si déchirants qu'il lui fut impossible d'ajouter quoi que ce soit.

Je n'avais jamais vu cette dame ; elle était l'image de la douleur, et, ému, bouleversé, je m'efforçai de la faire assoir sur une des trois chaises que comptait mon modeste mobilier, en la priant de se calmer et de me faire connaître l'objet de sa visite.

Je rapporte aussi fidèlement que possible, mais en le ressumant, l'entretien que nous eûmes.

— Monsieur, n'étant pas connue de vous, je m'excuse d'avoir ainsi pénétré dans votre logement.

— Vous n'avez pas, Madame, à vous excuser ; ma porte n'est fermée à personne, comme vous savez dans la peine.

— Merci, Monsieur. Mais ne faut-il pas, puisque j'arrive ici sans introduction, que je me fasse connaître ?

— C'est tout à fait inutile, Madame, et je vous prie de n'en rien faire. Vous êtes malheureuse ! Il suffit. En quoi puis-je vous être utile ?

— Ah ! Monsieur ; c'est une longue et tragique histoire que la mienne ! Il faut que vous la connaissiez, et je crains d'abuser de vos instants.

— Parlez, Madame ; je vous écoute attentivement.

— Eh bien ! Monsieur, voici : j'ai quarante-cinq ans, j'ai été veuve à trente ans. Je ne me suis pas remariée ; d'abord, parce que la mort de mon mari, que j'adorais, m'a laissée, pendant plusieurs années, une insurmontable tristesse, et, ensuite, parce que j'étais mère. De notre union, sont nés deux fils. A la mort de mon mari, l'aîné avait dix ans, et l'autre sept ans. Je me suis consacrée tout entière à l'éducation de ces deux enfants. Sans être malades, ils ont été, jusqu'à dix-sept ans, dix-huit ans, assez délicats. Si vous savez, Monsieur, de quels soins je les ai entourés ! Que de nuits j'ai passées à pleurer sur le lit de l'un et de l'autre, quand ils étaient un peu souffrants ! Quelles inquiétudes j'éprouvais dès qu'ils avaient la moindre maladie ou, simplement, quand je leur trouvais mauvaise mine !

— Par bonheur, mon mari m'a laissé une fortune qui m'a permis de ne rien refuser à ces enfants et de leur faire donner une éducation complète.

— Vers l'âge de dix-huit ans, ils étaient devenus, l'un et l'autre, très bien portants. Je me puis dire que, ayant des fait des sports, ils étaient robustes.

— Ils étaient élevés, Monsieur. L'un se destinait au commerce et l'autre, qui tenait de son père des goûts artistiques, s'essayait à la peinture. L'un et l'autre me donnaient les plus douces satisfactions, et nous vivions, tous les trois, dans l'union la plus parfaite. J'étais pleinement rassurée sur leur avenir.

— Il y a près de trois ans, la guerre a éclaté. Oh ! l'horrible chose que la guerre ! Elle arrache à celle qui la nourrit, béréc, soignée, élevée, des jeunes gens de vingt ans ; elle les envoie à la frontière ; elle les jette dans la bataille. On vit dans l'angoisse. On n'aurait pas osé les garder près de soi, alors que les autres mères donnaient les leurs à la défense de la patrie, attaquée et envahie. Mais que d'alarmes, Monsieur, que d'angoisses ! Un dévot se pressait sur son cœur et les serrait dans ses bras. La France victorieuse ou vaincue ? Certes, je la voulais victorieuse, et sa défaite m'eût affligée. Mais, Monsieur, je vous le dis, parce que c'est la vérité, ce n'est pas cette pensée qui dominait en moi. Je voulais revenir des jeunes gens, de ceux-ci sans bles, couchés sans larmes, les autres sans yeux. J'apprenais que telle avait perdu son fils et que le nombre des morts était effrayant. Je ne vivais plus. J'aurais tout sacrifié, je crois, pour que mes deux fils me fussent rendus sains et saufs.

— Eh bien ! Monsieur, ils ont été tués tous les deux, le même jour, dans la même rencontre. J'étais contente de les savoir en vie, et je me rassurais un peu. Et voilà qu'ils ont été tués, Monsieur, tués, à côté l'un de l'autre. Il y a déjà six mois que cette horrible nouvelle m'est parvenue et que j'ai acquis la certitude et la preuve de leur mort.

— N'est-ce pas affreux, Monsieur, et ne suis-je pas la plus malheureuse des femmes, moi qui suis, désormais, seule sur la terre, toute seule, avec cet être ingrat qui ne me quitte pas, de mes deux fils étendus livides, sanglants, sur le même champ de bataille ?

— Ce que je ne relate pas ici, c'est le ton d'extrême douleur sur lequel cette navrante histoire me fut narrée : la voix sourde et douce, le geste absent, au début ; puis la resse, quand cette parole et comme vengeance, la guerre et des angoisses qu'elle cause, et ces gestes las, et ces yeux humides, et

ces joues sillonnées de larmes, et ces épaules menues, pointues, soulevées par de rauques sanglots, et tout ce corps long et amaigri, couvert de voiles et d'un vêtement de deuil, l'air infatigable touché à la fin de son récit, l'air de sa solitude, fixait ses regards sur le parquet comme si elle y voyait le corps exsangue de ses deux fils et se couvrait le visage de ses mains crispées, comme si elle ne pouvait supporter ce spectacle.

Muet, attendant cet impressionnant abattement, j'attendais, je me demandai ce que cette mère désirait de moi, car je ne pouvais supposer qu'elle ait été conduite auprès de moi par le seul besoin de me faire, moi inconnu, le confident de ses douleurs.

— Madame, lui dis-je, je vous plains de tout mon cœur. Veuillez continuer et me dire ce que je puis faire pour vous.

— Elle hésita quelques secondes, parut se recueillir et reprit :

— Monsieur, mon fils aîné m'a parlé de vous. Il a, avant la guerre, assisté à deux de vos conférences. Je dois vous le dire : j'étais dans la religion catholique, il ne parlait pas vos idées. Mais c'était un noble cœur, une nature très aimante, un esprit très ouvert et par plus d'un côté, vos théories l'avaient intéressées, et même sa doctrine sociale et, s'il eût vécu, j'en aurais pas été autrement surprise qu'il l'eût tout ou tard embrassée.

— Je vous dis cela pour vous faire savoir que, sans vous avoir jamais vu, ni entendu, je vous connais un peu. C'est pourquoi je suis ici.

— Quelques secondes de silence et elle continua :

— Vous me voyez fort embarrassée et hésitante. Voici que je ne sais plus comment vous dire ce que je suis venue faire chez vous.

— Ne vous troublez pas, Madame. Parlez en toute confiance. Ne cherchez pas vos expressions. Dites ce que vous avez à dire ; dites-le simplement et soyez certaine que je comprendrai.

— La mort de mes fils me plongea tout d'abord dans une affreuse douleur. Durant plusieurs jours, je ne pus ni manger, ni dormir. J'étais comme folle, et je me demandais si j'étais encore moi-même. Je ne suis pas de ces engorgées qui passent leur temps à l'église ou à la sacristie ; mais, élevée au couvent, j'ai toujours accompli les devoirs que nous prescrit la religion catholique.

— C'est à Dieu que je demandai mon pas l'oubli, c'est à Dieu que je demandai l'adoucissement de ma peine. J'espérais trouver dans la prière quelque consolation. Depuis que la guerre avait éloigné de moi mes deux fils, j'avais redoublé de piété. J'allais voir souvent mon confesseur. Le confesseur, Monsieur, c'est le médecin de l'âme et mon âme était si inquiète, si tourmentée par la pensée constante de mes enfants exposés à tous les dangers, que j'éprouvais fréquemment le besoin d'aller consulter le médecin de mon âme. J'emportais de chaque consultation un peu de réconfort et d'énergie.

— La mort de mes fils stimula tout d'abord ma dévotion. Je passai chaque jour des heures entières dans un coin sombre de l'église, vivant avec mes regrets et mes souvenirs, évoquant les jours bénis où, avec leur père, nous formions, tous les quatre, la famille la plus unie et la plus heureuse. J'assistais chaque matin à la messe que je faisais dire pour le repos de leur âme. Je demandai à Dieu de me rappeler auprès de lui ou de faire descendre dans mon pauvre cœur brisé la consolation et l'espérance dont j'avais tant besoin. Un moment même, je fus sur le point de céder aux conseils de mon confesseur qui me pressait d'entrer en religion. Puis je rentrai chez moi, dans cet appartement où, jusqu'au plus petit objet, me rappelait ceux que j'avais perdus. Je ne parvenais pas à me faire à l'idée qu'ils étaient morts, par moments, il me semblait qu'ils allaient revenir et je les attendais.

— Pour toute consolation, mon père spirituel me répétait inlassablement les mêmes paroles. Il ne cessait de me dire que je dois m'indigner sans murmure devant la volonté de Dieu, que Dieu seul sait à qui il est bon et juste de donner des enfants, comme à qui il est juste et bon de les retirer ; il tentait de me consoler, en me répétant que nous sommes tous, leur père, me enfants et moi, de nouveau réunis dans la patrie céleste ; il me disait même que je dois me réjouir à la pensée que mes fils sont morts en accomplissant leur devoir et pour le salut de la patrie.

— Ma piété s'accommodait de cet appel à la résignation ; mais mon cœur de mère se révoltait soudainement contre l'arrêt de ce Dieu qui, au lieu de me laisser mes chers, m'en a séparée et juge suffisant de me dire : « Tu les reverras dans l'autre monde ! »

— Bref, j'ai tout fait pour me consoler et j'ai, à point réussi. Ma douleur, loin de s'apaiser, est plus vive que jamais. Je souffre de plus en plus de ma solitude et du néant de mon existence ; rien ne vient briser le gouffre de la disparition de tous ceux que j'ai aimés à creusés sous mes pas. Je ne sais plus que faire ni que devenir. Plus rien ne m'intéresse ; ma tête est vide, je ne pense à rien, rien qu'à mes fils assassinés.

— Je suis comme je naufragé qui cherche une planche de salut et n'en peut saisir aucune. La religion, à quoi sert-elle, Monsieur, si elle ne parvient même pas à consoler ? A quoi bon croire en Dieu, source de toute espérance et dispensateur de toute consolation, si, malgré les ferventes prières que je lui adresse, il ne glisse dans mon âme ni l'heure d'espérance, ni force de consolation ?

— La religion, Madame, est impuissante en effet à introduire la consolation et l'espérance dans un cœur désolé et désespéré comme le vôtre. L'unique pouvoir de la religion est de résigner, c'est-à-dire de pousser à la soumission les pauvres créatures qu'elle endoctrine. La foi n'a vraiment consolé personne et votre exemple prouve, dicté toutes vos actions, dominé vient s'ajouter à tous les autres, pour fortifier cette vérité.

— Que faire, alors, Monsieur, que faire pour échapper à l'obsession de ce souvenir, de ce regret qui ne me laisse pas une minute de repos ? Donnez-moi un conseil, je sais bien que nulle puissance au monde n'a le pouvoir de me rendre ceux que j'ai perdus, et je sens bien qu'ils vivront dans mon cœur jusqu'à mon dernier soupir. Je ne demande pas à les oublier, je demande seulement à être moins tourmenté par la pensée lancinante de leur perte.

— Vous avez raison, Madame. Rien, ni personne ne peut rendre à votre amour les deux fils que vous pleurez. Oh ! pleurez, pleurez, Madame ! Les larmes soulagent ; mais ne vous bornez pas à verser des larmes. Reprenez courage.

— Pour que votre douleur s'apaise, il suffit que

